Une interview de Marcel Pagnol

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **6 (1940)**

Heft 92

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-734604

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Fay, Don Ameche et Henry Fonda, «Hollywood Cavalcade» avec Alice Fay et Buster Keaton, «Little Old New-York», film à grand spectacle d'Henry King, «Le Troubadour du Missouri» avec Al Jolson, puis trois films en couleurs: «The Blue Bird» d'après Maeterlinck, avec Shirley Temple, «Maryland» et «Swanee River».

L'«*ABC*» va projeter, après «L'Homme du Niger» incarné par Harry Baur, «La Fille du Puisatier», le nouveau film de Marcel Pagnol, «Dernier Refuge» avec Mireille Balin et Georges Rigaud, et «Pour le Maillot Jaune», film sportif avec Albert Préjean. On y verra aussi d'importants films américains, entre autre le grand dessin animé de Max Fleisher «Le Voyage de Gulliver» (d'après le célèbre roman de Swift), «Safari», film d'amour avec Madeleine Carroll et Douglas Fairbanks jr., «Primrose Path» avec Ginger Rogers, «Quand la chair succombe» avec Akim Tamiroff, et «Dr. Cyclope», un film en couleurs qui utilise tous les procédés du fruguage.

Le «*Studio 10*», spécialisé pour des films américains, présentera en version originale le magistral film de Frank Capra «Mr. Smith goes to Washington», «The Grapes of Wrath» d'après le fameux roman de John Steinbeck, «Destry Rides Again» avec Marlene Dietrich et James Stewart, deux films avec Deanna Durbin et deux avec Linda Darnell, «Star Dust» et «Daytime-Wife». On y verra également le film tessinois «Eve», de Franco Borghi, et «Macao, l'enfer du jeu» de Jean Delannoy, avec Mireille Balin, Louisa Carletti et Erich von Stroheim.

Les cinémas «*Capitole*», «*Rio*» et «*Corso*», salles de seconde vision, envisagent de fort belles reprises, telles que «Gibraltar», «Carnet de Bal», «Le Paradis perdu», «Pièges», «L'Incendie de Chicago», «Suez» et «La Mousson», et toute une série de films comiques, avec Shirley Temple, Michel Simon, Laurel et Hardy.

King Vidor dont le dernier film fut «La Citadelle» s'est chargé de ce nouveau film Metro-Goldwyn-Mayer

«Passage Nord-Ouest»

retrace cette fois la lutte des Américains il y a un siècle contre les tribus indiennes — et le tout en Technicolor. L'élément jeune est représenté par Laraine Day et Robert Young.

Cinébref, qui depuis longtemps cultive les documentaires français, pouvait heureusement se constituer un stock de films de haute valeur. Ainsi sont inscrites au programme des bandes sur Rouen, la Corse, l'Indochine, Madagascar, la Tunisie et un film «Provincia» évoquant les célèbres vestiges romains du Midi de la France. Mentionnons particulièrement un film de René Clair «Village dans Paris», réalisé à la gloire de Montmartre. Le même théâtre annonce aussi un film sur le Pape qui a bien voulu autoriser des prises de vue au Vatican même, une étude sur Panama, toute une série de comédies comiques et enfin une sélection de dessins animés de Walt Disney, dont Cinébref possède l'exclusivité.

Les efforts entrepris pour mettre un peu d'ordre dans cette industrie s'inspirent nettement de ce qui a été tenté et réalisé avec succès en Suisse.

Depuis longtemps, chez nos voisins d'outre-Léman, les salles se multipliaient. Pas de semaine sans que de nouveaux établissements soient ouverts au public. Certains centres importants arrivaient à être saturés d'écrans. Les spectateurs se divisaient, les recettes dans chaque salle baissaient, la concurrence obligeait les directeurs à appliquer de plus en plus des tarifs réduits et à payer leurs programmes à des prix très élevés. Le public avait un plus grand nombre de salles à sa disposition, mais cela ne l'incitait pas, malgré le bon marché, à aller plus souvent au cinéma.

On s'efforce de mettre ordre à cette multiplication de nouveaux établissements, en appliquant depuis le 1er octobre le système qui a fait ses preuves en Suisse: tout particulier ou toute société qui voudra construire un nouveau cinéma devra obtenir l'autorisation des syndicats corporatifs. Si la nécessité d'un nouvel écran, dans la ville, ou le quartier indiqué, est reconnue, on laissera l'intéressé bâtir comme il l'entend; mais dans le cas où cette nécessité est contestée, on lui recommandera de n'en rien faire; cependant, si le promoteur en question passe outre à cet avis, les maisons de location de films, par la suite, lui refuseront toutes fournitures de programmes.

L'unanimité s'est à peu près faite sur cette décision, et on peut s'attendre à sa prochaine mise en vigueur.

Car il est bon d'ajouter que, malgré les événements, quelques nouvelles salles de cinéma se sont ouvertes, en France, au cours de ces dernières semaines.

Hubert Revol.

(«Gazette de Lausanne».)

Nouvelles du cinéma français

Les producteurs français «repliés» sur la Cote d'Azur se plaignaient de ne pouvoir mettre leurs différents projets à exécution à cause du manque de pellicule.

En effet, les usines fabriquant la matière première indispensable pour tourner se trouvent dans la région parisienne, donc sous contrôle allemand. Des négociations avaient été entreprises. Les autorités allemandes n'étaient pas opposées au principe d'une livraison de la pellicule nécessaire au cinéma de la zone non occupée, mais elles demandaient qu'il leur soit possible de surveiller l'usage qui serait fait de ladite pellicule. Cela revenait à accompagner chaque demande du scénario qu'on envisageait de tourner avec toutes indications relatives à l'interprétation et au personnel technique.

On a estimé, dans le Midi de la France, que ces formalités allaient compliquer une situation déjà difficile, et on essaie de s'organiser pour produire toute la pellicule dont on a besoin. Déjà les usines Lumière de Lyon livrent en quantité suffisante toute la pellicule positive qu'on leur demande, et termine les installations nécessaires pour la production du film vierge.

*

L'organisation du cinéma en France, sur le plan corporatif, se poursuit.

Une Interview de Marcel Pagnol

Le nouvel hebdomadaire français «Sept Jours» publie, dans son premier numéro, une interview avec *Marcel Pagnol.*

Avec les derniers restes de pellicules qui se trouvaient encore en France, le maître a pu, heureusement, achever son film «*La Fille du Puisatier*». Mais l'avenir est plus qu'incertain. Car «la guerre», ainsi a déclaré Pagnol, « fait une concurrence terrible au cinéma. Les films et les torpilles sont faits des mêmes produits, et les sourires possibles de Danielle Darrieux, les extases présumées de Fernandel — celluloïd, gelatine, bromure — tombent en cascades sous forme de bombes sur Londres et sur Berlin.»

Quant à la «Fille du Puisatier», c'est toute une histoire. Pagnol la portait en lui depuis trois ans. Il commença à tour-

ner en mai, sur la route d'Aubagne. Mais les événements politiques ont brusquement interrompu les prises de vues, et ce n'est qu'en août que Pagnol put reprendre son scénario.

Si l'on trouve de la pellicule, ce film aura bientôt une suite. «Sinon», ajouta Pagnol, «je me ferai charbonnier dans les collines, avec toute mon équipe d'artistes, d'assistants et de décorateurs.»

James Stewart

La carrière du spirituel comédien américain.

Peu d'acteurs américains sont aussi populaires en Europe que *James Stewart*, le héros des derniers films de Frank Capra. C'est pourquoi nous croyons intéressant de reproduire quelques passages d'un article de M. Claude Méjean (dans «Cinémonde») consacré à ce spirituel comédien, «le moins beau, le plus aimé»:

«Sa tête est le point culminant du Tout-Hollywood. Après la terrible épidémie de mariages qui vient de s'abattre sur les milieux cinématographiques, il reste l'un des rares représentants de cette espèce de gibier particulièrement désirable et choyable: le jeune premier célibataire.

On s'occupe beaucoup de lui. Et la plupart des articles écrits sur lui en Amérique s'intitulent, avec une nuance de surprise: «Pourquoi toutes les jeunes Américaines sont folles de Jimmy?» ou «James a un secret pour se faire aimer».

C'est qu'en effet, son charme physique n'est pas de ceux qui s'imposent à première vue. Et pourtant il plaît, non seulement à l'écran, mais dans la vie. Moins irréellement beau que les autres, il est plus accessible, plus facilement assimilable, pour ses admiratrices, à celui dont elles portent l'image dans leur cœur. Il leur est plus aisé de lui attribuer des qualités humaines et ces mille défauts aussi qui savent rendre un être si cher.

Il a, poussé à sa limite extrême, le don de sympathie. C'est grâce à ce don, qui inspire, à quiconque l'a vu, le désir de lui rendre service, qu'il a été amené à la scène, puis à l'écran.

Jimmy est né au mois de mai, dans la prospère boutique de quincaillerie que tenait son père à Indiana (Pensylvanie). Sa mère était jeune et rieuse. Jimmy était le premier-né, mais il devait plus tard trouver, en deux sœurs plus jeunes de cinq et de huit ans, des compagnes de jeu, et des admiratrices de ses exploits.

Que la vie était belle! Son père, qui avait comme tant d'Américains conservé une adorable jeunesse de caractère, passait des heures avec son rejeton dans le grand jardin bourdonnant, à démonter des ressorts, étudier des mécaniques, construire des petits bateaux, des avions miniatures et des appareils de radio qui, quelquefois, marchaient.

Seize ans. Long comme un jour sans pain, de grands pieds, de grandes mains. M. Stewart père ambitionne pour son fils Princeton, la grande Université. Pour s'y préparer, Jimmy fut dépêché à l'Ecole préparatoire de Merceburg.

Une atmosphère de douce et affectueuse raillerie l'y accueillit tout d'abord. Il paya de bon gré ce tribut de sa taille et de sa maigreur. Et bientôt, on s'aperçut que James Stewart, c'était vraiment un type épatant. Réservé, mais pétri d'humour — gauche d'apparence, si adroit en réalité — et puis, un as à la course, et dans le saut en hauteur. Mais ce qui lui conquit définitivement les cœurs et l'admiration de ses condisciples, ce fut son accordéon.

C'est à Merceburg encore qu'il fit ses débuts dans l'art dramatique, incarnant dans les «Loups» de Romain Rolland un soldat de la Révolution française. Deux ans plus tard, de retour à Indiana pour quelque vacances, il tomba sur un ami d'enfance qui s'adonnait avec ardeur à la magie. Jimmy parut à Bill Neff l'aide rêvé. Et c'est ainsi que, pendant plusieurs mois, James Stewart joua les apprentis sorciers, attirant la foule à l'aide de son accordéon, servant de comparse à Bill.

Puis, Princeton l'accueillit dans son sein. Les étudiants n'y sont pas cloîtrés, ils organisent des spectacles, écrits, joués, dirigés par eux. Ils célèbrent leurs triomphes par de mémorables banquets où les vedettes de la scène et de l'écran — pas les très grandes, non, mais enfin, des vedettes — ne dédaignent pas de venir passer un agréable moment. C'est ainsi que Jimmy rencontra Margaret Sullavan, déjà bien engagée sur le chemin de la gloire. Ils devaient se revoir souvent et même tomber amoureux l'un de l'autre — à l'écran — dans «Next time we love» et «L'Ange impur».

Après avoir consciencieusement accompli son devoir d'«Alma Mater», l'Université vous dépose sur le trottoir un grand garçon de vingt-trois ans, rieur, candide et résolu, mais il ne sait pas trop à quoi.

On lui prédit le plus bel avenir dans l'architecture. Il se sent du goût pour le métier. Mais il faudrait encore étudier pendant des années, puis s'installer, acquérir un fonds coûteux. Et les temps sont durs.

C'est alors qu'un de ses amis de Princeton, qui ne l'avait jamais oublié — toujours ce don de sympathie — l'invita à se joindre à la troupe des «Acteurs de l'Université» qui donnait à ce moment une série de représentations à Falmouth. James pourrait jouer de l'accordéon tous les soirs dans un petit bar voisin, et à l'occasion, interpréter avec la troupe un ou deux petits rôles.

Son destin venait de se jouer. Le métier d'acteur, dès lors, ne le lâcha plus. La saison terminée à Falmouth, James partit à la conquête de New York et obtint sans difficulté un rôle dans une pièce de Broadway. D'emblée, il conquit le public. Et Hollywood lui fit signe. C'était en 1936. Il avait vingt-huit ans. Il débuta dans «Rose-Marie»; puis vinrent «Sa Femme et sa Secrétaire», «Small Town Girl». Il parut encore dans «L'Introuvable». Et ce fut «Septième Ciel» avec Simone Simon. Un bel échec, ce film. Mais James Stewart, dont il marquait le premier grand rôle, sauva sa mise.

On l'a revu récemment dans «Le Lien sacré», dans «Le Monde est merveilleux», coups d'essai avant le coup de maître de «Monsieur Smith au Sénat».

Mais pour qui bat le cœur de Monsieur Smith? Son courrier déborde. S'il veut demain élire la femme de sa vie, il n'aura que l'embarras du choix.»

Gino Cervi et Luisa Ferida dans le grand film ital. en version française «L'Argine». Production: Scalera.